Document generated on 05/05/2024 3:58 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Don Quichotte et Sancho

Yvon Rivard

Volume 27, Number 1 (157), February 1985

L'Orient de l'esprit

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31220ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rivard, Y. (1985). Don Quichotte et Sancho. *Liberté*, *27*(1), 6–9.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

YVON RIVARD

DON QUICHOTTE ET SANCHO

J'admire et j'envie les êtres qu'on dit entiers. Ceux qui se donnent une fois pour toutes à une idée d'eux-mêmes et du monde; ceux qui ont choisi, consciemment ou non, une voie dont rien ne saurait les détourner. Leur vie est d'une cohérence presque parfaite, leurs œuvres ne font entendre qu'une seule voix. De là leur force et l'exemplarité de leur sagesse ou de leur folie. Et quand se fait l'appel des ténèbres, en fin d'après-midi ou au seuil de la mort, ils n'hésitent pas à répondre présent: j'ai fait des livres ou des affaires, je pense ou je suis, je crois en Dieu ou à Satan, je suis apollinien ou dionysiaque, paysan ou poète, etc. Comme ça, il n'y a pas d'erreur possible. Chacun loge à son enseigne, la nuit peut tomber et tant pis pour tous ces pauvres bougres qui errent encore sur les routes, tels des fantômes qu'aucune vérité n'a réclamés.

Si on m'avait interrogé, il y a dix ou quinze ans, sur les vertus de l'imaginaire ou les voyages en Orient, j'aurais pu, moi aussi, décliner mon identité, faire profession de foi ou d'incroyance. Mais voici que ma pensée, que le pour et le contre ont affûtée au fil des ans, se fait moins tranchante et ne peut que se retourner contre elle-même. Moi qui croyais naïvement qu'en vieillissant ma voix s'affermirait, je constate qu'il n'en est rien. J'écoute en moi, autour de moi, combattre les vérités et, faute de pouvoir pren-

dre parti, je me tais, je m'enfonce dans une solitude qui à la fois me terrifie et me comble. Celui qui n'a plus d'ennemis ne sait plus sur quelles routes retrouver ses amis, mais il suffit qu'il rentre en lui-même pour ne plus être seul. Au fond, le silence est peut-être la meilleure auberge.

Le lecteur qui a traversé ce long préambule, aura deviné qu'il m'est aussi difficile de parler de l'Orient que de sonder en quelques lignes mon propre inconscient. Le peu que je sais de l'un et de l'autre m'incite à la prudence (dès qu'on fixe l'inconnu il se dérobe) et à la modestie (surtout ne pas prendre la partie pour le tout). Valéry suggère que l'Orient ne peut être que rêvé, c'est-à-dire que l'esprit ne peut se nourrir que de lui-même. Ma première expérience de l'Orient, qui coïncide avec mes premières expériences d'écriture romanesque, correspond assez fidèlement à la description valérienne de la projection qui vise moins la connaissance que la fascination. Telle est la loi à laquelle obéissent les balbutiements amoureux et l'ébauche des songes (est-il besoin de les distinguer?): recréer l'autre à son image pour mieux se contempler. C'est ainsi que mon entrée dans «le royaume des Mères» (Goethe) s'est amorcée à la faveur de quelques images dont celles de la forêt, de la femme et de l'Inde que les Indiens d'ailleurs appellent «notre Mère l'Inde».

Je ne prétends pas que l'Inde soit notre mère à tous. Cela serait aussi ridicule que d'affirmer que quiconque n'a pas connu telle ou telle femme que j'ai aimée ne connaît rien à l'amour. Je constate tout simplement que la découverte de moi-même passe d'abord par la fascination qu'ont exercée sur moi les forêts de la Haute-Mauricie, des femmes dont je tairai ici le nom, et un Orient composite qui tenait, à vrai dire, autant du zen que du yoga. Si la nature des images qui nous sollicitent ne change rien au processus de formation psychologique et intellectuelle, ces images nous renseignent cependant sur l'individu qui se cherche à travers elles. Autrement dit, il n'est pas indifférent de savoir à quoi l'on rêve. L'hellénisation de la

Malbaie ou de l'Allemagne par Savard ou Hölderlin est aussi significative que la situation socio-historique de ces deux auteurs. Certes, l'une peut très bien expliquer l'autre, mais doit-on en conclure à l'irréalité de la Grèce ou à la défaillance inévitable de l'esprit qui l'invente et s'en inspire? La condamnation ou l'éloge péremptoire de l'Orient des Occidentaux m'apparaît un exercice non moins dérisoire que la négation de l'inconscient (les serpents et les araignées qui troublent votre sommeil n'existent pas) ou que l'excommunication des hérétiques (vous ne croyez pas aux vrais dieux, vous avez mal compris leur propos). Côté cœur on vénère le savant et l'esprit analytique, côté jardin le gourou et la conscience de l'Un. Vérité en-deçà de la Méditerranée, erreur au-delà: est-ce que les chakras sont plus réels que les catégories de Kant, la mutation de l'espèce moins utopique que l'abolition des classes sociales, la définition de l'atome plus ou moins rigoureuse que celle de Brahman?

Je laisse aux églises, aux colloques et aux tavernes le soin de débattre la supériorité des dogmes, des concepts et des bières. Ce qui m'intéresse, c'est l'instant où l'on renonce à toutes les idoles qu'on a adorées, doute méthodique ou récitation des mantras, ironie ou piété, Orient ou Occident. Car c'est à cet instant où cesse la fascination que l'autre dont nous nous étions approchés et détournés par le rêve se révèle et nous révèle à nous-mêmes dans la plus grande distance. La femme que j'avais couverte de phantasmes, l'imaginaire dans lequel je trempais ma plume, le pays qui me fournissait en questions et en réponses, les maîtres qui m'enseignaient l'espoir ou le désespoir, bref, tout ce que je croyais connaître commence d'exister au delà de mes représentations, tout ce que j'avais cru être s'évanouit d'un seul coup et m'oblige à errer jusqu'à ce que je puisse renaître d'une image ou d'une idée de moi-même et du monde non pas contraire mais moins contrastée. Cet éternel recommencement de l'esprit qui se cherche dans l'ombre et la lumière, adore et brûle tour à tour l'une et l'autre, s'efforce de voir dans l'obscurité et de rêver

les yeux ouverts, telle est la seule réincarnation à laquelle je crois. Livré à ce jeu des contraires dont je sais qu'il n'aura pas de fin, il m'est de plus en plus difficile de célébrer l'est ou l'ouest. Je continue de voyager de l'un à l'autre, muni d'un billet qui m'interdit de séjourner trop longtemps dans quelque vérité que ce soit: disons, le temps d'écrire un livre et de l'oublier, le temps de résister et de succomber au désir de mourir. Comme l'écrit Goethe: «Trépigne pour descendre, tu trépigneras pour remonter».

Bien sûr, il ne suffit pas de me vouloir autre pour prendre congé du je auquel je suis le plus attaché. Je sais, par exemple, que les koans me séduisent plus que la sémiologie, que la méditation m'est plus facile que les mathématiques, que les forêts de la Haute-Mauricie envahissent régulièrement ma rue... Mais je sais aussi que sur ma table de travail la statuette de don Quichotte s'entretient sans cesse avec celle de Sancho que j'ai prêtée, il y a quinze ans, à un ami qui ne veut plus s'en séparer et dont je ne peux me séparer parce qu'il veille sur moi pendant que mon double part en croisade pour les Indes ou pour ailleurs.